

Extrait : Soudain, le siècle passé

Deux maisons sur une place de village du midi, deux maisons assez hautes pour dépasser le feuillage des vieux platanes, deux maisons ennemies.

L'une a encore la morgue des richesses du 18^{ème} siècle, avec une tête en ronde de bosse, coiffée d'un chapeau à la d'Artagnan qui trône au-dessus d'une porte monumentale en bois sculpté. L'autre, adossée à une tour moyenâgeuse du 14^{ème}, a perdu toute prétention, elle sent la parietaire à la racine de ses murs, et à l'intérieur les tapisseries cachent mal la voussure due aux ans. La première se veut bourgeoise, la seconde accueille au rez-de-chaussée, qui est un bar, les commerçants du coin, les ouvriers en pause, les vieux qui viennent de l'hospice, les retraités qui s'ennuient, ceux qui boudent le travail, des philosophes qui s'ignorent et qui réfléchissent à longueur de journée dans les fauteuils en osier, quelques riches cherchant à se distraire et des originaux de toutes sortes,

Dans la première maison, au dernier étage règne Justine. Le bar est le domaine de Rosalie. Ce sont mes deux grands-mères. Deux forts tempéraments que rien ne prédisposait à un côtoiement quelconque. Voisines dès 1930, elles ne s'adressent la parole qu'en 1944, dans une cave mitoyenne où tout le quartier s'abrite lors des bombardements. Lieu fatidique balayant les clivages sociaux ; une proximité qui oblige leur enfant respectif à reconnaître l'existence de l'autre et même un peu plus. Après quelques séjours prolongés dans l'abri, ils en sortirent fiancés à la libération, mais leurs mères resteront sur un quant à soi digne des Capulets et Montaigu durant quarante ans, acceptant comme le poids de la fatalité de cohabiter lors des repas de famille. Âgées, elles seront comme deux petites filles n'appartenant pas à la même bande, se donnant des « Madame » gros comme le bras, se toisant, se jaugeant d'un sourire long en sous-entendus ; jamais elles ne baisseront la garde.

La silhouette gironde et sans grâce particulière de Justine ne l'empêchera pas de séduire durant toute sa vie. Assez grande, il y avait une présence, les formes de son corps tendaient à l'exprimer. Le galbe rond sans aucune finesse de ses jambes signifiait son ancrage sur terre, comme un visage taillé en carré parfait. Son regard de myope derrière de lourdes lunettes accentuait cette impression. Obligée de scruter attentivement, elle fixait son interlocuteur ; certains pouvaient dire qu'elle dévisageait sans retenue. Son handicap visuel servait sa volonté inconsciente de s'affirmer. Il y avait de la rondeur dans la taille, la poitrine, le nez, le menton et les doigts. Du trapu, du charnu, du sensuel qui disaient qu'il fallait compter avec elle.

Elle avait du plaisir à sentir son corps en prise avec le mouvement quand la dépression n'était pas là. Elle a dû apprécier ses périples à vélo dans la campagne provençale malgré tout ce qu'elle maugréait sur ces kilomètres journaliers. Par tous les temps, quand ce n'était pas sous les bombardements durant la guerre, elle pédalait avec une énorme valise pour vendre quelques lingeeries des Grandes Galeries d'Avignon.

La passion des voyages ne la quittera jamais, revenir chez elle était un éternel chagrin. Le retour s'effectuait parfois de nuit, les bagages mis en consigne à la gare, elle traversait à pied le pont sur le fleuve dans l'obscurité. À quoi pensait-elle en regardant les flots, une envie de mourir ? Ou y puisait-elle une vanité à être la seule éveillée au-dessus des eaux

tumultueuses ? Un sentiment de solitude extrême certainement devait l'étreindre. Elle a laissé longtemps dans le village le souvenir d'une personne excentrique. Sa vie, sa façon de se comporter, ses vêtements, son maquillage, tout étonnait. Comme pour augmenter ses rondeurs, elle préférait les amples manteaux, les grands chapeaux, les volumineux cols en peau de renard, les lourds colliers. Le rouge vif de ses lèvres, de ses pommettes, de son vernis sur les ongles affirmait son peu de souci de la discrétion. Oui, manifester sa présence sur terre lui plaisait, comme marteler de ses doigts courts, potelés et bagués les gammes du piano, ou lancer sa voix de soprano le plus haut possible.

Rosalie était tout en une minceur qui dégénèrera avec l'âge en maigreur. De taille moyenne, elle avait une finesse des traits héritée sans altération de ses lointains ancêtres grecs venus s'installer en Provence. Des yeux clairs, une peau très blanche, un nez droit, des lèvres minces, des pommettes hautes, le cheveu dru et brun qui refusa opiniâtrement de blanchir. Elle était toute en retenue, il y avait de la fierté chez cette fille de la terre qui avait fait de son bar son royaume. Elle avait le souci de l'économie, les habits neufs restaient dans la naphthaline, ils étaient gardés pour les grandes occasions qui ne venaient jamais. Le maquillage lui apparaissait une totale inutilité, son souci était de « faire propre » grâce à une permanente : sujet éternel et itératif dans sa conversation. Une part de sa personne acceptait la légèreté, toujours prête à s'envoler ; à peine assise, au bord de sa chaise durant les repas sous prétexte d'aller servir un client au moindre appel. Elle était toujours pressée, ne prenant pas le temps de mettre un manteau pour faire les courses ; même par grand froid elle se contentait d'un fichu de paysanne entourant sa gorge. Elle marchait en se dandinant, presque sur la pointe des pieds. Dès le premier pas hors de chez elle, une part sombre d'inquiétude ou simplement de tristesse traversait le bleu gris de ses yeux ; elle se contractait, serrait son fichu, son manteau, son panier, son sac contre la poitrine. Telle des ondulations créées par le jet d'une pierre dans l'eau, son angoisse s'agrandissait au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de son domicile. La sensation de protection, encore présente dans sa rue était amoindrie dans les autres quartiers. Se rendre à une ville des alentours était une épreuve. Pourtant cette peureuse viscérale tenait ouvert son commerce tard dans la nuit encore à soixante-sept ans dans le quartier le plus mal famé de la ville, avec pour toute aide sa sœur âgée de dix ans de plus qu'elle.

En apparence tout oppose Justine et Rosalie ; elles auront en commun deux petites filles, le fait d'avoir été veuve à la cinquantaine à deux mois d'intervalle en 1949 et d'habiter quarante ans durant à quelques mètres de distance sur une place à deux pas du Rhône dans la ville de Jusquiamé. Aussi loin que je remonte le cours du temps, j'eus conscience que mes grand-mères appartenaient à deux mondes différents. Les nombreuses lettres qu'elles m'ont adressées manifestaient leur caractère respectif dans un style savoureux et diamétralement opposé. Lettres perdues ; Rosalie, obsédée par la crainte de l'oubli, voulait que ses petites-filles gardent après sa mort le plus possible d'objets lui ayant appartenu, ses lettres auraient plus facilement fait resurgir son humour, ses craintes, sa façon de faire d'un tout petit incident un évènement historique. Autant de lettres de Rosalie autant de lettres pagnolesques, autant de lettres de Justine autant de lettres plagiant Madame de Sévigné. Quand la névrose ne les tétanisait pas, elles avaient toutes deux un beau rire. Ces femmes de caractère avaient en commun le goût à se battre.